

Walid SAKET

Docteur en Littérature et Civilisation Françaises

Diplômé de L'université de Clermont (Auvergne, France)

Université Jendouba, Tunisie

Revue malraux.org et la rubrique e-cahiers littéraires

|*e-cahiers littéraires*, article n° 4, décembre 2017

**La représentation de la forêt chez Chateaubriand :
de la traversée à la rencontre du sublime et du sacré**

Inédit

Introduction :

Etudier la représentation de la forêt chez Chateaubriand, c'est essayer de dégager la façon particulière que celui-ci adopte pour aborder ce motif littéraire consubstancial à son œuvre. Cette représentation s'inscrit dans une conception typiquement romantique percevant la Nature comme un espace mystique à la fois pur et purificateur voire un lieu dans lequel l'artiste romantique notamment le poète peut retrouver son harmonie et son équilibre perdues dans le marécage des villes modernes : « *La Nature n'a de sens que comme l'antithèse vivante du système social. Elle n'est affectivement ou symboliquement valable qu'en état de virginité et de liberté native.* »¹ disait le critique Le Scanff

Cette citation nous met au cœur de la pensée de Chateaubriand de la nature conçue comme un espace vierge où son âme de poète s'épanouit en épousant les mystères et en savourant les délices. Chateaubriand, en tant qu'artiste romantique, grand amateur de la nature trouve dans la forêt tout ce qui satisfait son goût du Nouveau et du singulier. Ainsi, l'évoque-t-il comme un parcours initiatique allant de la traversée exploratrice à la révélation du sacré. La contemplation de l'aspect sublime de ce spectacle naturel déchaîne la parole

¹- Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Editions Champ Vallon (30 août 2007) p .66.

poétique et la rend apte à en traduire la beauté et le mystère se cachant dans ses profondeurs .Non loin de Rousseau, Chateaubriand, a un engouement nostalgique pour la nature primitive perçue comme l'unique espace de la splendeur et de la pureté virginale .Notre analyse traitera de cette conception singulière qu'a cet artiste de l'espace naturel. Nous évoquerons dans un premier temps le concept de « La traversée de la forêt » tel qu'il est exprimé dans son œuvre *Voyage en Amérique*. Nous essayerons de démontrer, dans un second temps, dans quelle mesure la forêt représente-t-elle pour lui un espace favorisant un retour aux sources du langage primitif et renouvelé. Ensuite, nous expliquerons comment pour Chateaubriand, la nature est-elle conçue comme un espace propice à l'évasion et à la rêverie. Enfin, dans notre dernière partie nous verrons comment la forêt, plus particulièrement, devient-elle le lieu de la révélation du Sacré. Nous tenterons de suivre l'itinéraire qu'adopte Chateaubriand à ce sujet allant de la simple contemplation c'est-à-dire de la simple observation déclenchée par « la traversée des forêts mystérieuses et sauvages » de l'Amérique à la méditation réflexive selon quoi celles-ci se transforment en un parcours favorisant la quête de la vérité.

I- La traversée de la Forêt par le narrateur-explorateur :

L'idée de traversée implique une certaine contemplation, une espèce d'errance, voire un mouvement de déplacement dans cet espace opaque et clos qu'est la forêt. Elle sous-entend aussi que l'espace à explorer est complexe et ambivalent, suscitant l'étonnement du contemplateur. « *Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui, seuls, donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers une voile de feuillage, répand dans la profondeur du bois, une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout, il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes : trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes, et l'épais humus composé de débris de végétaux ; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins*

tombés, bientôt la forêt devient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que les troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns les autres. »²

L'expression du jour qui “tombe” “d'en haut” indique que le lieu traversé est complexe et opaque puisque la lumière y pénètre difficilement. Étant donné que cette lumière vient « d'en haut », l'intérieur de la forêt paraît sombre et confus. Des expressions telles que « voile », « profondeur », « demi-lumière », expriment bien l'aspect sombre de ce lieu. Ainsi, sa traversée s'avère difficile et pénible : le narrateur semble être égaré dans les feuillages et les arbres qui s'y enchevêtrent inextricablement. Cela indique implicitement que ces forêts sont « vierges » et « sauvages » en ce sens qu'elles n'étaient pas fréquentées par les hommes auparavant. Cet aspect sauvage, où tout s'entremèle, complique leur pénétration pour le narrateur-explorateur. Celui-ci traduit clairement cette difficulté de la traversée dans son récit en précisant que: « *Partout, il faut franchir des arbres abattus, je cherche en vain une issue dans ces solitudes* »³.

La forêt s'avère péniblement pénétrable vu son désordre et sa complexité. C'est un espace extrêmement enfermé sur lui-même, « Touffu » comme s'il se défendait contre les pas de l'être humain , cet homme “civilisé” qui vient déranger “sa tranquillité” . Ce lieu, tel qu'il se présente à travers le passage cité ci-haut, est plein d'obstacles. C'est pourquoi le narrateur semble y être piégé voire complètement perdu. La périphrase verbale « *il faut franchir* » traduit bien cette difficulté et cette gêne qu'éprouve le narrateur traversant ce lieu. Ainsi, plus celui-ci avance dans ce lieu impénétrable, chaotique et sombre, plus sa traversée devient-elle dure « *bientôt la forêt redévient plus sombre* ». Le manque de lumière mêlé à l'ordre inextricable des arbres et des végétations concourent ensemble à compliquer la traversée du narrateur-explorateur.

Cette même difficulté à pénétrer la forêt est aussi évoquée dans certains passages d'*Atala*, le fameux récit de Chateaubriand : « *Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve et nous retourner dans la forêt [...]*

Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes qui entravaient nos

² -François-René Chateaubriand (vicomte de) , Œuvres complètes de M.le vicomte de Chateaubriand: Voyages, Volume 6 de Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand, Editeur Lefèvre 1831, p.59.

pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant, nous étions près d'être engloutis dans les frontières [...] Cependant, l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois »⁴ relate le narrateur de ce récit.

Ainsi, comme dans « *Voyage en Amérique* », la difficulté de la traversée de la forêt est explicitée par des expressions telles que « marécageux », « avec peine », « engloutis » et la séquence « *les lianes qui entravaient nos pieds comme des filets* ». Le narrateur du roman d'*Atala* peine à traverser la forêt qui apparaît de la même opacité et du même mystère que celles décrites dans « *Voyage en Amérique* ». L'écriture narrative mime cette traversée difficile de la forêt. Dans les deux œuvres, c'est l'aspect sauvage et confus de la forêt qui est mis en exergue. Ces forêts américaines se présentent comme de nouveaux territoires encore inco

trouvons dans le récit *Voyage en Amérique* d'autres passages soulignant le caractère embrouillé de ces lieux : « *Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin : éclairé en dessous par la lueur scarlatine, le feuillage paraît ensanglanté, les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâtes fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde* »⁵ précise le narrateur.

Le recours à la négation au début de ce passage, renforcée par les expressions « à peine », « fantômes », « nuit profonde », contribuent à accentuer l'aspect mystérieux et complexe de la forêt. Le cadre est pittoresque et typiquement romantique avec cette métaphore « nuit profonde » qui révèle, encore une fois, l'aspect virginal dans le sens de « primitif » de la forêt évoquée par le narrateur. La forêt apparaît comme un monde nouveau ambivalent se présentant à partir de cet extrait à la fois comme sublime et mélancolique.

Au début, elle n'est qu'un spectacle favorisant la contemplation croisée par certaines méditations. C'est un monde inconnu, nouveau, attirant l'auteur tout en éveillant chez lui des sensations confuses, vagues et quasi étranges.

C'est surtout le silence de ces forêts qui l'étonne, au point que leur traversée apparaît tel un voyage à travers les profondeurs inouïes. En effet, Chateaubriand, hanté par le principe de

⁴-*Ibid.* p.60.

5-*Ibid.*, p .60.

l'unité et de l'harmonie, découvre un monde qui « dérange » en quelque sorte sa curiosité en le ramenant à ces anciens âges, ceux de la simplicité et de la virginité naturelle.

II- La forêt, espace favorisant un retour aux sources du langage primitif et renouvelé

Tout en partageant avec les romantiques « Le Mal du Siècle », Chateaubriand est obsédé par l'idée de retrouver le paradis perdu.

C'est ainsi que la forêt américaine vierge, d'un naturel « inviolable » se présente comme la terre lointaine qui n'a pas été corrompue par l'intrusion humaine en quelque sorte “barbare ”. La forêt est le lieu de l'état primitif voire sauvage où le narrateur retrouve l'unité perdue. Notons que le mot “sauvage” n'a aucunement un sens péjoratif dans la perception de Chateaubriand. Comme le précise la critique Khama-Bassili-Tolo : « *Etymologiquement, le vocable « sauvage » est lié à la forêt. Il n'est donc pas étonnant que, pour les sauvages, le milieu naturel par excellence soit la forêt. Ce serait l'Eden ou, si l'on préfère, le lieu original des sauvages. Ce topos qui considère la forêt comme le paradis terrestre se rencontre chez tous les écrivains qui ont parlé de la vie sauvage... Chateaubriand, non seulement découvre le bonheur de la forêt bretonne, mais surtout, dans la forêt sauvage américaine* ».⁶

Cette citation révèle bien que pour Chateaubriand la forêt est l'espace de la parole naturelle où tout est pur, par opposition à tout ce qui est en rapport avec les civilisations modernes conçues comme “corrompues”. D'ailleurs, la traversée de la forêt se prête à lire comme une quête initiatique dans la mesure où l'auteur évoque celle-ci comme un espace à parcourir pour en découvrir *le naturel* c'est -à-dire *le vrai* qui s'oppose à *l'artificiel* qu'on trouve fréquemment dans les sociétés modernes. Cette quête initiatique est une voie qui mène vers la vérité. Ainsi, la forêt devient en quelque sorte l'espace du « promeneur solitaire » au sens rousseauiste. Mais Chateaubriand est un solitaire particulier. Le solitaire, au sens de cet auteur, débarrassé de tout ce qui est artificiel, c'est – à – dire tout ce qui est lié à la société, peut désormais comprendre le mystère et le silence des forêts qu'il traverse. Il n'est plus le solitaire errant dans les villes modernes vides et incapables de lui fournir le nouveau qu'il cherche. Il se conçoit plutôt comme une pure essence capable de dialoguer avec le « nouveau silence » qui n'est plus pour lui « vide », mais plénitude et nourriture spirituelle. Dans ce sens , l'on pourrait dire que la forêt comble le sentiment de manque et du vide existentiel angoissant ce romantique assoiffé du nouveau et d'absolu .

⁶ - Khama-Bassili-Tolo, *L'intertextualité chez Mérimée : l'étude des sauvages*, p.60.

Dans cet espace de virginité primitive, le silence acquiert une dimension ontologique . En effet, au tumulte de la vie en société empêchant l'être de considérer les choses et le monde dans leurs vraies natures, le silence de la forêt américaine devient l'expression d'un retour aux sources primitives où l'homme, seul, vivait en parfaite harmonie avec la nature. Calme, silencieuse et confuse, la forêt américaine est l'espace qui nécessite ,par ailleurs, le recours à un langage nouveau pour pouvoir exprimer sa beauté, car les mots habituels (usuels) semblent être insuffisants pour rendre compte de la virginité inquiétante de ces lieux. La forêt, par son aspect intriguant et mystérieux, invite Chateaubriand à chercher les mots les plus adéquats pour traduire ce silence pur et ambivalent qui l'assimile à un sphinx hautain. Certainement, la virginité de ces lieux est inhabituelle pour cet européen, portant les traces d'une civilisation humaine où les choses ont perdu leur éclat à cause de l'habitude et de l'usure. Chateaubriand était conscient que ce Nouveau Monde a une langue secrète, cachée sous les apparences confuses. Pour cela, il a tenté de sonder les mystères de ces lieux, qui se présentent à lui comme les espaces propices à la vraie parole. C'est pour cela qu'il s'abandonne totalement à l'écoute du silence de la forêt dans le but d'en saisir la profondeur et le sublime. Chateaubriand s'émerveille et se ressource de ce silence dont le principal mérite est d'être l'expression authentique de la vérité la plus transparente. Il veut en quelque sorte s'approprier le langage de ces lieux pour pouvoir par la suite en rendre compte par une écriture qui serait conforme à leur aspect virginal. S'il se laisse imprégner par les beautés de ces lieux c'est pour mieux les appréhender. Pour cela, il a besoin d'oublier l'european qu'il est, c'est-à-dire l'homme civilisé afin de pouvoir communiquer harmonieusement avec ces lieux mystérieux. L'appréhension de ces forêts aux aspects primitifs nécessite un effort de distanciation voire une tentative de détachement de tout ce qui rappelle les entraves de la civilisation moderne. Pour découvrir cette nature, il faut comprendre son langage qui lui est propre. Dans ce sens, Chateaubriand s'abandonne complètement à l'écoute du silence de ces forêts pour tenter de nous en transmettre l'image la plus fidèle. : « *J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie »*⁷.

C'est dire que Chateaubriand est face à une révélation : la joie d'avoir retrouvé un monde nouveau où partout sonnent le vrai et la pureté, où l'irréel et le réel se côtoient dans cette forêt qui se dresse devant lui avec toutes ses promesses de beauté et avec toutes ses profondes

⁷ -François-René Chateaubriand (vicomte de),),*Oeuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand: ,Voyages, op ,cit*, p.60.

significations . Le rêve du romantique consistant à chercher un nouveau monde aux couleurs du paradis semble devenir réalité d'où cette extase qu'il manifeste dans son récit. C'est comme si Chateaubriand trouvait une difficulté à trouver le langage adéquat lui permettant de parler de ce merveilleux silence. Il s'y abandonne donc totalement. Ce sont seuls les hommes sauvages – ici les indiens – qui puissent dialoguer parfaitement avec la forêt, car c'est leur monde. Chateaubriand souligne cet aspect avec une certaine ironie : « *L'european tourne dans les bois, l'indien marche en ligne droite* »⁸.

Cela montre l'énorme écart entre le monde moderne et cette civilisation vivant primitivement mais en conformité avec son cadre naturel. La nature entière, y compris la forêt, est pour Chateaubriand la vie primitive retrouvée. « *Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme un oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard et n'est embrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime à mon passage [...] Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois, gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre ; égorguez-vous pour un mot, pour un maître, doutez de l'existence de Dieu [...] moi j'irai errant dans mes solitudes...*

⁹ ».

En soulignant le grand écart entre la vie en société qui n'est pas la vraie vie souhaitée et la promenade dans ces forêts, Chateaubriand contemple ces dernières et tente d'en rendre une peinture quasi mythique. C'est alors que ce silence caractérisant les forêts se confond avec le calme de l'âme. Chateaubriand face à ce monde totalement nouveau, réussit à décrire les moindres détails pour en saisir l'aspect sublime. Il s'extasie face à cette pureté perdue, redécouverte enfin dans cet espace sacré qu'est la nature où tout parle, même le silence.

Par ailleurs, en devenant sensible au silence qui le ré-initie à la parole transparente et vierge de ces mondes sauvages, Chateaubriand renoue avec le passé lointain, dont il rêve et qui est enfin retrouvé dans ces forêts témoignant de la grandeur et du sublime caractérisant la vie primitive. C'est ainsi que l'auteur tente de dresser devant nous le génie de la vie sauvage que mènent ces peuples d'Amérique possédant la vérité perdue dans les marais de la vie moderne.

Ce retour aux sources signifie un retour à une vie conforme au goût de Chateaubriand, voire la vie telle qu'elle a été créée par Dieu, sans souillure, sans artifice et sans complexité ni

⁸ -*Ibid.*, p.56.

⁹ -*Ibid.*, p.68.

complication. Que l'on médite sur ces phrases évoquant et la forêt et le silence qui sont inséparables et ayant une résonance éternelle pour l'auteur car pleins de charme et de sublime. « *Les voix de la solitudes s'éteignirent, le désert fit silence et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt, les roulements d'un tonnerre lointain se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes* ». Ainsi, « *Voix de la solitude* », silence, sublimes, sont les composantes d'un monde presque chimérique dont la douceur plonge le contemplateur dans ce passé lointain englouti au fond de l'histoire. La séquence « Ces bois aussi vieux que le monde » révèle cette extase de retrouver les traces du monde primitif. Dans cette perspective le critique Jacques Duron précise que : « *ces grands forêts que décrit Voyage en Amérique, ces forêts qui donnent l'idée de la nature telle qu'elle sortit des mains de Dieu* ¹⁰ ». Cette idée montre que la forêt américaine est pour Chateaubriand l'espace de la vérité vierge qui le rapproche de Dieu et du sacré loin des sociétés dites civilisées où le mensonge et le faux règnent .

Par ailleurs, Chateaubriand semble nous dire que « Plus on s'éloigne de la nature, plus on s'éloigne de la vérité ». Il a une foi religieuse en ces lieux attestant l'innocence et la pureté originelles. A travers l'évocation de la vie primitive sublimée, une critique implicite se dégage quant à la corruption de l'homme civilisé qui, en s'éloignant de la nature et en baignant dans l'artificiel, a perdu le principe de l'unité universelle qui est au centre de la pensée religieuse de Chateaubriand . Les paroles du personnage de René dans *Atala* illustre bien cette idée « *Les européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes* ». ¹¹

René exprime ici la pensée de Chateaubriand quant au progrès dont se vantaient les philosophes des Lumières .Comme le précise Fabienne Bercegol Chateaubriand avait rédigé un ouvrage , *L'Essai* dans lequel il remet en cause la théorie de “perfectibilité ” des fervents des Lumières selon laquelle plus l'homme occidental découvre des sciences plus sa vie deviendrait confortable .A cette linéarité positive qui est au cœur des Lumières , selon Fabienne Bercegol Chateaubriand « *est convaincu qu'en avançant dans l'histoire , dans la civilisation, les peuples perdent de leur pureté originelle, de leur énergie primitive et ne peuvent que reproduire avec toujours plus de maladresse ceux qui les ont précédés. Le progrès n'est alors paradoxalement, à ses yeux, que ce processus d'éloignement et de perte*

¹⁰ -Jacques Duron, *Valeurs: Figures signifiantes et messages pour notre temps*, Albin Michel, 1972 ,p.107

¹¹ -*Ibid.*, p.105.

*de cette vertu primitive.*¹² ». Chateaubriand avait donc une pensée négative du progrès . Fabienne Bercegol ajoute dans ce sens que « *sa critique étonnamment virulente des corps politiques et religieux aboutit au nihilisme, dans la mesure où elle ne lui laisse d'autre possibilité que la fuite hors de la civilisation, que la retraite dans la nature, auprès des peuples primitifs, de la fréquentation desquels, il espère un ressourcement parce qu'ils incarnent, à ses yeux, un idéal d'innocence, de générosité et surtout, de farouche indépendance*¹³ ».

Dès lors, l'on comprend pourquoi trouve-t-il la sérénité et le confort moral à la fréquentation des habitants originaux de l'Amérique et dans la Nature sauvage où ils vivent. Auprès de ceux-ci, il retrouve cette vie naturelle et primitive que l'homme européen avait perdue, selon lui, dans le processus du progrès.

Il faudra préciser que cette conception pessimiste du progrès exprimée par Chateaubriand dans *L'Essai* a connu un changement plus tard quand celui-ci avait rédigé *Le Génie du Christianisme* dans lequel il considère que Le christianisme et les Lumières ont des traits communs voire le même message positif celui de la liberté . F . Bercegol explique cette évolution en précisant que :« *le jugement de Chateaubriand sur les philosophes évolue et se fait de plus en plus conciliant, au fur et à mesure qu'il envisage précisément la philosophie comme possible vecteur de la vérité divine, comme auxiliaire de la foi*¹⁴ ».

Nous voyons qu'ici Chateaubriand envisage la philosophie des Lumières et la religion chrétienne comme deux vecteurs solidaires du progrès car les deux appellent à la liberté qui est, selon lui, la condition nécessaire de l'évolution des sociétés.

Pour revenir à l'évocation de la pureté primitive que retrouve Chateaubriand dans les forêts américaines, nous pourrons dire que ce qui est remarquable c'est que son style d'écriture décrivant ces lieux, nourri par la douceur de la nature est d'un lyrisme extrêmement fervent proche de l'écriture sainte et de la vérité mystique . Les voyages de Chateaubriand, notamment celui effectué en Amérique, révèlent une sensibilité très fertile et un enthousiasme ardent. Ainsi, a-t-il exploré la forêt américaine qui représente pour lui le lieu de la rencontre avec le génie du silence pur des forêts et de la parole sacrée . Ce silence, comme l'on a déjà vu, caractérisant la forêt américaine est une véritable nourriture spirituelle

¹² -Fabienne Bercegol, Chateaubriand ou la conversion au progrès, Romantisme n°108 (2000-2) ,p.29.

¹³- *Ibid*, p .33.

¹⁴ -*Ibid*, p.36.

pour Chateaubriand. Ainsi ,le décrit-il poétiquement comme moyen apaisant et émerveillant son âme assoiffée d'inconnu, du mystère et du nouveau. Ici, une idée importante émerge à savoir la poétique du silence .Ce dernier devient le symbole de la majesté de la forêt surtout américaine. Cette majesté de la forêt ressort de la description poétique où le silence extérieur devient l'écho d'une paix intérieure pour le contemplateur ravi. Chateaubriand souligne cette majesté des forêts dans René: « *Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort* ¹⁵».

III – La forêt, espace propice à l'évasion et à la rêverie

La forêt pour Chateaubriand est l'espace de l'éveil des sens. C'est pourquoi il s'y abandonne avec une grande plénitude et confiance. Il se laisse bercer par la douce fraîcheur de ces lieux qui appellent l'âme à jouir de plaisirs inconnus. Dès lors, le silence constamment évoqué de ces forêts « majestueuses », envahit l'âme de l'explorateur et la plonge dans une rêverie apaisante. On retrouve dans ces descriptions l'impact de l'œuvre rousseauiste considéré comme le précurseur du romantisme.

La description de l'émerveillement des sens est presque identique chez les deux écrivains. L'abandon de l'âme à ces lieux accueillants lui permet une pureté presque originelle. Chateaubriand, angoissé par le vide caractérisant la vie en société et se traduisant par ce qu'il appelle le « vague des passions », trouve dans la forêt ce qui le réconcilie au monde et donne un sens à sa vie ; ce sens dont il rêve et qu'il a perdu dans le tumulte de la vie.

Ainsi, au divorce qui s'est établi entre l'écrivain et la société se substituent une rencontre et une réconciliation permises par le contact de « ces forêts sauvages » où tout appelle à une continue renaissance de l'être. Dès lors s'établit un va-et-vient voire une communication, pas à l'accoutumée, entre l'âme désireuse de fuir « *ce qui est* » et les promesses de ce paradis retrouvé qu'est la forêt. Chateaubriand, étouffé par le tumulte de la vie et assoiffé de l'état de la pureté naturelle, cherche dans la nature immense un refuge permettant l'épanouissement de ses sens. La forêt lui permet ce repos propice au rafraîchissement de sa sensibilité. Il s'abandonne alors totalement aux murmures de la nature en se mettant à l'écoute du langage sublime de ce silence rappelant les ruines d'Athènes. « *J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences.* »¹⁶

¹⁵- *Ibid* .p.105 .

¹⁶ -*Ibid..* p.60.

Le silence des forêts est un repos pour l'âme. Il lui est même une nourriture voire un moyen de purification. Le verbe « J'écoute » révèle une sensibilité fervente cherchant la communion avec ces lieux sauvages loin des villes européennes dont le bruit “corrompt” et bloque en quelque sorte les sensations de l'artiste. L'euphorie, la symbiose et la communion sont enfin permises à ce voyageur en quête de tout ce qui régénère son âme. La nature entière lui procure un sentiment d'extase incomparable puisqu'elle éveille chez lui le sentiment du sublime. À vrai dire, le poète et la nature ne font qu'un. L'intérieur de Chateaubriand respire cet espace extérieur qu'est la nature. Et les deux entrent en osmose comme si le poète trouvait son Eurydice perdue. Le silence est senti comme une ivresse pour l'âme de Chateaubriand.

Le voilà exprimer son extase résultant de l'harmonie de la forêt qui devient l'écho de son chant intérieur : « *Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est toute harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure ? Un court silence se succède ; la musique aérienne commence ; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures ; chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière* »¹⁷.

La forêt évoquée ainsi sur un ton lyrique devient une symphonie répandant des sons inédits « des plaintes » semblables à celles du cœur. Désormais, un système d'échos s'instaure entre l'âme du poète et les doux murmures de la forêt voire un dialogue sensoriel qui s'établit entre eux dans une totale harmonie. L'état psychologique du poète se confond avec cette symphonie naturelle.

La ferveur et la sensibilité éveillée de Chateaubriand exprimées sur un ton jubilatoire, deviennent en elles-mêmes un hymne à cette nature où tout est mystique.

Les notes musicales de la nature bercent le poète et le plongent dans un monde où tout est symbiose et mystère. On dirait que Chateaubriand, face à la nature aurait trouvé sa véritable nature, son vrai langage. L'on sent que tout son être est émerveillé par les éléments naturels. Il comprend le langage muet de la nature ; il en déchiffre les signes cachés. Il parvient à dégager le sublime et l'harmonie à partir du silence apparent des forêts et de ce qu'elles cachent de beautés inouïes.

Chateaubriand apparaît à travers ce récit dans son vrai monde, tel un prêtre. S'il se sent en repos, s'il est en pleine extase, c'est parce qu'il a cette sensibilité extraordinaire capable de nous communiquer les secrets de la nature. Le vrai bonheur est dans ces forêts, dans cette

¹⁷ -*Ibid.*, p.61.

nature vierge s'ouvrant au grand désir spirituel de l'auteur. Celui-ci contemple la nature en poète et en peintre. Il se plaît à s'enrichir de toute sa splendeur et de toute sa grandeur, surtout quand il s'agit du Nouveau Monde : l'Amérique. Il peint , pour ainsi dire l'épopée de la nature . Que l'on écoute ses paroles évoquant l'espace naturel : « *Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore* ».¹⁸

Cette citation précise bien le culte que voue Chateaubriand pour la beauté infinie de la nature. Elle justifie son goût illimité pour elle. Il est constamment en état de fusion avec elle. : « *Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait : je me sentais vivre comme partie du grand tout et végéter avec les arbres et les fleurs* »¹⁹ précise-t-il . Cet artiste romantique trouve toute la vraie vie, tout le repos souhaité à son âme dans cette nature innocente qui l'accueille avec ses chants éternels, le ramenant à ces âges lointains que l'homme moderne ignore. Son âme tourmentée ainsi que son esprit hanté par le nouveau trouvent l'apaisement dans cette nature ensorcelante aux traits primitifs. Comme on l'a déjà précisé, Chateaubriand traverse la nature avec toutes ses composantes, en poète soucieux de découvrir les mystères qui y sont cachés. Sa fascination pour le monde nouveau est telle qu'il tente d'en extraire la quintessence. C'est-à-dire d'en peindre les éléments avec une extrême exactitude pour nous donner une vision transparente de ses mystères inconnus. La nature se dresse devant lui comme une œuvre monumentale, une architecture orchestrée par un Dieu le Tout Puissant. Cette œuvre monumentale témoignant du génie de la vie primitive dans « *Voyage en Amérique* » et de la nature, lieu de la vérité perdue, constitue le meilleur remède pour un Chateaubriand effrayé par les limites et obsédé par le principe de l'unité. Il y trouve les composantes de la vie rêvée, du bonheur perdu dans la civilisation occidentale. Dès lors, s'instaure un écart entre l'Occident voire le monde civilisé n'inspirant que le sentiment du vide et le Monde Nouveau qui remplit ce vide et pallie les insuffisances de la vie dans des villes où l'âme du poète étouffe.

Ce « vague des passions » dont souffre celui-ci se trouve enfin atténué par la rencontre avec la nature qui n'est pas envisagée en tant que décor mais en tant que Temple où se réfugie cette âme désireuse d'une vie simple. Mais cette vie simple est l'objet d'une quête rude, car le monde moderne a corrompu en quelque sorte, tout ce qui a trait au naturel. Cette vie simple serait l'Éden que quête Chateaubriand d'une ferveur effrénée. Le voyage en Amérique lui

¹⁸--*Ibid*, p.135.

¹⁹ -*Ibid*, p.337.

permet de découvrir une nature toute neuve aiguisant en lui tout ce qui est spontané et éveillant ses sensations et son âme. Chateaubriand, a tenté de restituer ce nouveau monde fantastique et ensorcelant par une écriture confinant au merveilleux proche de l'aspect innocent que l'homme moderne a perdu à cause de la civilisation.

Ainsi, l'édifice de la nature favorise une réconciliation avec soi et avec le monde, il permet un moment de vérité unique. C'est cette admiration, et cet enthousiasme religieux à peindre la beauté de la nature qui donnent à l'œuvre de Chateaubriand un aspect original. « *On sent dans leurs récits l'étonnement et l'admiration qu'ils éprouvent à la vue de ces mers virginales, de ces terres primitives qui se déploient devant eux, de cette nature qu'ombragent les arbres gigantesques, qui arrosent les fleurs immenses, que peuplent des animaux inconnus* »²⁰ affirme-t-il avec extase.

Ainsi, « Virginité », « terres primitives » se réunissent pour traduire la grande félicité du voyageur contemplateur de cette immensité féerique car illimitée. Cette immensité et cette virginité du Nouveau Monde sont les signes d'une fertilité et d'une richesse sans fin permettant à Chateaubriand d'apaiser sa soif du nouveau. Sa grande soif confrontée à l'immensité et à la richesse d'une nature où tout est mystérieux et mystique constitue « Le paradis retrouvé ».

« *Ce lac à trois mille de tour environ ; il est fait en forme de cœur et il parle à l'âme : la mienne en a été émue ; il était juste de le tirer du silence* ». ²¹ écrit-il.

Le silence s'impose dans l'œuvre de Chateaubriand comme une source intarissable. Il signifie le vague et la plénitude. C'est le vrai langage car très significatif : « Il vous parle sans que vous l'interrogez ». Il entoure Chateaubriand dans cette forêt américaine et apaise son âme tout en la nourrissant d'une saveur inédite. Contrairement au monde moderne où le silence signifie l'ennui, il est au Nouveau Monde un langage authentique, des signes attisant la ferveur de l'auteur et aiguisant sa curiosité.

Ainsi, quiétude, curiosité, soif, bonheur et silence acquièrent-ils de nouveaux sens dans ce monde placé sous le signe de la virginité. C'est ce dont l'âme de l'écrivain romantique a besoin pour renaître. À vrai dire, le silence des forêts n'inspire pas la froideur des sensations. Il est plutôt l'espace de l'intimité et du recueillement. Dans ces lieux, le silence est le meilleur langage : c'est un silence fécond et grandement inspirateur.

Outre la paix de l'âme qu'il permet à Chateaubriand, ce silence favorise une méditation sur l'existence humaine, sur son histoire et sur la position de l'être dans le monde. Il

²⁰- *Ibid*, p.6.

²¹ -*Ibid*, p .17.

déclenche alors une interrogation d'ordre existentiel portant sur la vérité et sur la relation entre l'homme et le sacré.

IV-La forêt comme espace favorisant la rencontre avec le Divin :

"Contempler la beauté c'est prier" disait un proverbe. La contemplation de la nature dont la forêt est une principale composante favorise une découverte de la grandeur divine de la création . Pour Chateaubriand c'est découvrir Dieu à partir de la beauté de sa création : « *Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits de quelque chose d'Inconnu ;un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la divinité; il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature; et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur* »²² écrit-il .

Ainsi comme le précise le critique littéraire Yvon Le Scanff : « *Devant l'épaisseur de la profondeur des forêts le contemplateur a l'intuition du sublime [...]La forêt est comme un Temple consacré, un autel solitaire où la divinité communique dans un -silence formidable* »²³

Chateaubriand précise ceci en disant que : « *ce repos de la nature entière n'est pas moins imposant dans les solitudes du Nouveau Monde que sur l'immensité de la mer [...] Tout autour de vous rentre alors dans un silence si profond, une immobilité si complète que l'âme sent pénétrée d'une sorte de terreur religieuse* »²⁴.

La nature devient selon Le Scanff un livre sacré dont le contemplateur est le prêtre. Le sentiment de la nature rapproche l'homme de la pureté divine et originelle loin de l'aspect sordide du réel ; celle-ci permet à l'artiste l'union avec le Créateur en l'invitant à aller au-delà de lui même vers les contrées célestes.

²²-*Ibid*, p.178.

²³ - Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*Op, Cit, p.98.

²⁴-François-René Chateaubriand (vicomte de), *Oeuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand: Voyages, , Volume 6 de Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand, Op .Cit, ,p.86 .*

Chateaubriand a trouvé dans les forêts le génie du Créateur qui a tout orchestré ,selon lui, dans une harmonie incomparable au-delà des acquis de la civilisation qui ont écarté l'homme de la Sainte Voie.

De ce fait, l'exploration de ces « Temples » que sont les forêts constitue pour lui un parcours purifiant son âme et son esprit de tout ce qui a trait à la vie moderne où l'homme s'enlise dans le Mal. Ainsi comme le précise le critique littéraire A. Adam :

*« Pour Chateaubriand, qui n'est pas théologien mais cherche partout la beauté, le génie religieux est l'équivalent du génie poétique. Le poète veut prouver l'existence de Dieu par le merveilleux spectacle de la nature »*²⁵

La nature se présente au poète comme l'univers du Sacré qui se dérobe derrière les apparences .C'est pourquoi Chateaubriand insiste sur la nécessité de l'exactitude de l'expression des éléments naturels y compris ,bien sûr ,les sublimes forêts. Ce souci de la représentation minutieuse de la nature révèle le culte religieux que voulait cet auteur pour cet univers qui témoigne , selon lui, de la grandeur de Dieu. Par conséquent, être sensible au sublime de la nature signifie que l'auteur s'approcher de Dieu c'est –à-dire de la Vérité suprême qui régit le monde. La communion avec la nature permet à l'homme de retrouver son équilibre psychologique et psychique comme le précise Le Scanff : *« La nature sauvage devient un salutaire ressourcement de l'homme, rendu à sa naturalité, à son intégrité métaphysique »*²⁶

Par conséquent, le retour à la nature devient une espèce de nourriture céleste ranimant l'âme et la positionnant dans l'univers. Face à l'infini que symbolise la forêt notamment, Chateaubriand comble son vide spirituel et voit son mal métaphysique s'atténuer puisqu'il y trouve tout ce qui consolide sa foi.

²⁵-Anik, Adam -*La poétique du vague dans les œuvres de Chateaubriand : Vers une esthétique comparée*EditionsL'Harmattan, p.142.

²⁶ - Yvon Le Scanff, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime, Op, Cit.,* p..227.

Conclusion :

A partir de cette brève étude de la représentation de la forêt chez Chateaubriand, il s'avère que celle-ci est à la fois un espace d'épanouissement de son être et un ressourcement d'ordre métaphysique. Sa démarche exploratrice de cet univers ambigu et vierge le conduit à la découverte du sublime divin. De ce fait , explorer cet espace revient à dire quête la voie de la Vérité qui affermit sa croyance religieuse et procure à son âme curieuse une extase et un éblouissement traduits par un langage transparent et poétique dont la beauté réside dans cette rencontre du génie du poète avec le sublime de la création.

L'évocation euphorique et poétique de la forêt contribue à lui donner un aspect quasi mythique, étant donné qu'elle est appréhendée comme un monde tout à fait nouveau s'opposant à tout ce qui est déjà vu dans la vie. La forêt n'est pas simplement un espace d'évasion, elle constitue plutôt une nourriture spirituelle pour l'âme romantique de Chateaubriand. La forêt américaine représente dans la perspective de Chateaubriand le lieu de la révélation du sacré et de la vérité dans toute leur authenticité. C'est à la fois un espace initiatique et initiateur où cet artiste romantique retrouve les traces originales de son Moi perdu dans les leurre des artifices de la société occidentale. Cet artiste souffrant de ce qu'on peut appeler un "certain dessaisissement" et soucieux de retrouver la vérité et l'unité perdues dans les rouages de la civilisation moderne enfoncee dans le matérialisme, se voit

réconcilié avec soi –même et le monde grâce à la rencontre de cet espace accueillant et apaisant qu'est la forêt américaine.

I-Bibliographie consultée :

- Adam Anick -*La poétique du vague dans les œuvres de Chateaubriand : Vers une esthétique comparée*, Editions L'Harmattan, Paris.
- Bercegol Fabienne , Chateaubriand ou la conversion au progrès, Romantisme n°108 (2000-2)
- Duron Jacques, *Valeurs: Figures signifiantes et messages pour notre temps*, Albin Michel, 1972
- Le Scanff Yvon, *Le paysage romantique et l'expérience du sublime*, Editions Champ Vallon (30 août 2007)

II-Bibliographie sur Chateaubriand :

- ANTOINE (Philippe), *Itinéraire de Paris à Jérusalem de François de Chateaubriand* , Paris, Gallimard, « Foliothèque » n° 141, 2006, 224 p. · Voir note de lecture de Jean-Claude Berchet, dans *Bulletin* 49,
- AUREAU (Bertrand), *Chateaubriand penseur de la Révolution* , Paris, Champion, 2001, 352
- BAUDOIN (Sébastien), *Poétique du paysage dans l'œuvre de Chateaubriand*, Paris, Classiques Garnier (« Lire Chateaubriand »), 2011, 727 p.
- BERCHET (Jean-Claude),
 - *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, « NRF Biographies », 2012, 1 056 p.
 - *Chateaubriand ou les aléas du désir*, Paris, Belin, 2012, 608 p.

- BERGER (Guy), *Sur les pas de Chateaubriand* , PMF (édition restreinte), 2005, 111 p.
- SALICETO (Elodie), *Dans l'atelier néoclassique. Écrire l'Italie, de Chateaubriand à Stendhal*, Paris, Classiques Garnier, « Lire Chateaubriand », 2013, 551 p.
- SCHUEREWEGEN (Franc), *Le Vestiaire de Chateaubriand*, Paris, Hermann, coll. "Fictions pensantes", 2018.
- SCOTT (Malcolm), *Chateaubriand. The Paradox of Change*, Oxford, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Wien, Peter Lang, 2015, 259 p.

